

« Je plains de tout mon cœur la pauvre Marthe, malade depuis si longtemps et si patiente. J'espère qu'avec l'aide de Dieu, elle recouvrera la santé. Du reste il ne faut pas s'affliger trop fort, car la volonté de Dieu est toujours la meilleure : Dieu saura mieux que nous s'il est préférable qu'elle reste en ce monde ou qu'elle aille dans l'autre ; qu'elle se console donc, car qui sait si elle ne va pas peut-être passer subitement de la pluie au beau temps ? »

Où trouver à cet âge, au milieu de tant de séductions, tant de foi unie à tant de douceur et de charité ?

En passant par Bologne, nos artistes voyageurs rencontrent un Dominicain Allemand, et ils en profitent pour faire leurs dévotions, comme ils les avaient déjà faites à Lorette peu de temps auparavant. Là dessus Mozart père écrit à sa femme :

« Tu peux faire préparer, en attendant, deux belles chasses en or pour ton mari et pour ton fils, car nous serons certainement des saints, quand nous reviendrons. »

La pensée de Dieu se mêle à toutes leurs entreprises. A Milan, Wolfgang a commencé son premier *opera seria*, *Mitridate*, et il ne manque pas de réclamer les prières de sa mère.

« Ma chère maman, je ne puis pas écrire, car les doigts me font mal, à force d'écrire des récitifs. Je te prie, chère mère, de prier pour moi, que mon œuvre réussisse, et qu'après cela nous nous retrouvions heureusement tous ensemble. Je te baise mille fois les mains ; et à toi, ma chère sœur, j'aurais mille choses à te dire, mais quoi ? C'est ce que Dieu sait et Dieu seul. Si c'est la volonté de Dieu, je t'ouvrirai mon cœur de vive voix, et bientôt, je l'espère. En attendant, je t'embrasse mille fois. Cette pauvre Marthe, nous l'avons donc perdue ! nous la retrouverons avec l'aide de Dieu, dans un monde meilleur. »

De son côté le père écrivait : « Le jour de la St. Etienne, une bonne heure après l'*Ave Maria* (l'*Angelus*) vous pourrez vous imaginer le *Maestro don Amadeo* assis au clavecin, à l'orchestre, son père en haut, dans une loge, et vous voudrez bien, en pensée, nous souhaiter une heureuse représentation en y ajoutant quelques *Pater*. »

On ne sait lequel il faut le plus admirer, du père et du fils vraiment dignes l'un de l'autre. Une piété si franche et si naïve méritait récompense. Sa première représentation eut un plein et universel succès, et avec des circonstances qui ne s'étaient jamais présentées à Milan. Presque tous les airs furent couverts d'applaudissements extraordinaires et suivis des cris : *e viva il maestro ! raviva il maestrino !* Et les jours suivants l'opéra continua de monter *alle stelle* (aux nues) (1) « Remerciez Dieu et priez pour nous, » ajouta Mozart en donnant ces bonnes nouvelles.

Passons par dessus une foule de scènes semblables à celles que nous avons déjà racontées ; venons au voyage de Paris que Wolfgang entreprit en 1777, en compagnie de sa mère seulement. Chose singulière et bien propre à consoler ou à faire rougir tant de génies soi-disant incompris et mal récompensés ! Le grand Mozart, après tant de merveilles accomplies, avait, depuis son retour à Salzbourg, comme chef d'orchestre du Prince-Archevêque, et pour tous appointements, 12 *florins Krentzer*, par mois, c'est-à-dire environ *six piastres* !! Il y avait 5 ans qu'il était gratifié de cette somme, sans espoir

d'augmentation, lorsqu'il se remit en route pour chercher ailleurs une position plus favorable. Son ambition, du reste, n'était rien moins que cupide ; il nous l'a révélé lui-même dans une de ses lettres ; on ne la trouvera pas excessive. Voici à quoi se bornaient tous ses vœux en ce point :

1° il y aurait 300 *florins* de fixe : 2° il exécuterait divers travaux qui lui rapporteraient en moyenne 500 florins par an, en tout 800 florins (environ 1700 francs.) Ce n'est pas une grosse somme ; mais il dîne souvent en ville, et puis il mange peu et ne boit que de l'eau, sauf au dessert un verre de vin après le fruit. Avec ces 800 florins, il pourrait réaliser le rêve sa vie, savoir : de venir en aide à ses parents déjà avancés en âge et rendre leur sort plus doux. Le fils n'eut pas de peine à faire entrer son père dans ses vœux, et le voyage de Paris fut promptement décidé. Mais quelle douleur quand il fallut se séparer !

« J'avais pris toutes les peines du monde, écrit ce bon père, pour me retenir au moment de nos adieux, pour ne pas les rendre plus douloureux, et, dans mon trouble, j'ai oublié de donner ma bénédiction à mon fils. J'ai couru à la fenêtre, et je vous la donnai à tous deux de loin, mais sans pouvoir plus vous apercevoir. »

Ici commence une série de lettres admirables du père et du fils, dont la lecture a je ne sais quoi de grave et de doux, de sérieux et d'attendrissant. Il faut les lire toutes. Qu'on lise surtout celle où, suivant sa formule, il lui souhaite, pour sa fête, la grâce de Dieu, et où il lui dit d'un ton sublime :

« Je te supplie de veiller sur ton âme, de telle sorte que tu ne sois pas un souci pour ton père à son lit de mort, et qu'à cette heure si grave, il n'ait pas à se reprocher d'avoir négligé ton salut. »

Qu'on lise encore celle où ce bon père lui ouvre tout son cœur, et, pour l'exciter à bien remplir les devoirs d'un bon fils, lui trace le tableau des sacrifices qu'il a faits. C'est un chef d'œuvre d'éloquence simple et touchante : on croirait assister à l'admirable entretien de la mère de St. Jean-Chrysostôme avec son fils.

« Tu vois clair comme le jour, lui dit-il, que désormais la destinée de tes vieux parents, celle de ta si jeune, et si aimante sœur est uniquement entre tes mains. Depuis votre naissance, et bien avant, depuis mon mariage, j'ai fait certes d'assez pénibles sacrifices et mené une vie assez dure pour entretenir, avec 25 florins de revenu mensuel assuré, une femme, sept enfants et ta grand'mère. (1) Je vous ai sacrifié à tous deux toutes mes heures, dans l'espoir que non seulement vous parviendriez à vous tirer honorablement d'affaire, mais encore que vous me procureriez une tranquille vieillesse, me permettant de rendre compte à Dieu de l'éducation de mes enfants, de songer au salut de mon âme sans autre souci, et d'attendre paisiblement la mort... Mais la Providence et la volonté de Dieu ont ordonné les choses de façon qu'il faut que, de nouveau, je me résigne à la dure nécessité de donner des leçons, et cela, dans une ville où la peine est si mal payée, qu'on ne peut en tirer de quoi s'entretenir soi et les siens. Je place toute ma confiance, tout mon espoir en ta filiale affection. »

Ici Léopold donne à son fils de bons avis sur la conduite qu'il doit tenir à Paris envers les différentes classes de personnes avec lesquelles il va se trouver en rap-

(1) Littéralement : Aux étoiles.

(1) De ces 7 enfants deux seulement lui étaient restés, Wolfgang et Nanerl.